

occupé près de Claire, avait soudain tourné la tête et jeté un coup d'œil perçant ; mais il reprit très vite son sourire.

— Alors vous habitez maintenant ?... Car je serais bien aise de venir vous surprendre un de ces jours, avec la bourgeoise... Et puis les gardons s'ennuient là-bas ; il faudrait penser à les taquiner un peu. Voyons, où est-ce ?...

Mme Delaroche était au supplice ; elle ne savait comment répondre à l'interrogation directe du voisin, car elle ne tenait pas à ce qu'on sût à Nogent sa nouvelle adresse.

Comme elle cherchait un biais, un sifflement strident se fit entendre.

— Ah ! diable ! fit M. Masseron, voilà mon train qui arrive ! Je suis capable de le manquer ; je n'ai que le temps de courir.

Et il tendit vivement la main aux Delaroche.

— Au revoir, père Merlin !... Madame, au plaisir. Ecrivez-nous votre adresse, pas ?

Puis il partit en courant, à grandes enjambées.

En le voyant enfin s'engouffrer dans la gare, les ex-passementiers poussèrent un long soupir de soulagement.

M. Latouche, mis en éveil une première fois, avait de nouveau tendu l'oreille, et, cette fois le nom donné à ses voisins lui était arrivé très distinctement.

Il dit encore quelques mots à chacun, puis il prit congé et continua sa promenade. Mais il marchait, à présent, la tête penchée sur la poitrine, comme absorbé par de laborieuses réflexions ; et la canne qu'il portait d'ordinaire derrière son dos, en flâneur, en la balançant au rythme de son pas, avait des mouvements fébriles. On eût dit qu'elle marquait le travail difficile et heurté de certaines pensées.

— Merlin... Merlin... murmurait M. Latouche entre ses dents... Pourquoi diable ce bonhomme les appelait-il Merlin ?

Et les gardons... Nogent ?

Il faudra que j'éclaircisse cela, ça va être intéressant... très intéressant peut-être ?...

Et brusquement, il ramena sa canne sous son bras et se frotta vigoureusement les mains, comme satisfait...

Cependant les Delaroche étaient rentrés chez eux agités et très contrariés.

Cette simple rencontre, tombant au milieu de la félicité sans mélange qu'ils étaient en train de savourer, leur avait causé la plus profonde émotion.

Dans le premier moment, tout occupés qu'ils étaient à chercher un mensonge plausible, ils n'avaient pensé qu'à la difficulté présente ; maintenant, plus calmes, et livrés à eux-mêmes, ils envisageaient toutes les conséquences de l'incident, et ils se sentaient envahis de mille craintes. Brusquement, le passé, qu'ils croyaient la veille encore effacé, venait de reparaitre, menaçant peut-être ?

Il leur semblait avoir senti sur leurs épaules s'appesantir lourdement la main terrible de la justice. En vain essayaient-ils de raisonner, ils sentaient tout leur échafaudage de bonheur ébranlé.

Claire fut très surprise, et même affectée, de ce changement soudain.

Elle se sentait, au contraire, le cœur si joyeux, elle avait emporté de la visite de l'après-midi tant et de si douces espérances ; combien douces et secrètes !

Au dîner, elle voulut badiner comme elle en avait l'habitude, mais sa gaieté se heurta contre des visages sombres, contre les mines renfrognées et graves de ses parents. Ses rires les plus sonores retombèrent sans écho dans un silence morne.

Dès ce jour, la maison de la rue de la Pompe, si animée, si vivante auparavant, tomba dans la tristesse.

Delaroche et sa femme avaient maintenant de longs conciliabules après les repas, quand la jeune fille était remontée dans sa chambre.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

XI

(Suite)

— Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur !

— Aie confiance !

Il embrassa la bonne femme. Il embrassa Jean Violaines aussi et partit entre les gendarmes, en se retournant bien souvent vers la Pierre-de-Marbre.

Il venait d'y être malheureux, mais depuis près d'une année il y avait connu le bonheur.

Ce jour qui naissait et dont l'aube grise apparaissait à peine au-dessus des arbres de la forêt, devait voir la vente des meubles et du bétail de la ferme.

Mais l'huissier consentit à surseoir.

La mort du père Violaines qui était riche allait permettre au fermier de payer au département ce qui lui était réclamé, les frais faits jusqu'à ce jour, et les dettes accumulées.

Jean pourrait même racheter les terrains vendus peu à peu et augmenter la ferme.

Après les funérailles du vieux Violaines, quand la tranquillité fut revenue à la Pierre-de-Marbre, Marie-Thérèse pensa qu'elle avait, envers Liette, un devoir à remplir.

Elle partit sur-le-champ pour Paris.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

Hors de danger

I

Marie-Thérèse trouva Juliette rue Saint-Séverin.

— Ne vous réjouissez pas trop, lui dit-elle, car je ne suis pas seulement une messagère de bonnes nouvelles, j'ai aussi de mauvaises choses à vous apprendre.

— Oh ! dites, parlez, parlez... Vous ne seriez pas venue si malgré tout, vous n'aviez pas eu à me rendre l'espérance.

— Espérez, Liette, espérez, mon amie.

Alors elle lui raconta l'arrivée de Charlot et de Bertine à la Pierre-de-Marbre. Elle lui dit que l'histoire des enfants, que Liette elle-même lui avait confiée quelques jours auparavant, avait fait naître ses soupçons. Elle n'avait pas voulu en parler à Liette, à ce moment-là, mais, de retour à la Pierre-de-Marbre, elle avait provoqué les confidences de Charlot et de Bertine. Sans nul doute, c'était bien sa fille.

Mais, au milieu des larmes de joie de Liette, de ses transports, de son indescriptible émotion, elle dut lui dire aussi le drame qui avait fait que Marie-Thérèse n'avait pu écrire tout de suite à Liette.

Elle ne révéla pas que Borouille était le fils abandonné autrefois ; non, non, cette atroce vérité, elle la gardait pour elle seule, la pauvre Marie-Thérèse, tout au fond de son cœur. Mais il fallut bien annoncer à Liette la nouvelle disparition de Bertine. Alors, Liette baissa la tête. Un peu de lumière avait lui dans sa vie ; maintenant elle était plongée dans les ténèbres.

Et comme elle se taisait, abîmée dans son désespoir :

— Ma pauvre amie, fit Marie-Thérèse, je vous ai dit d'espérer tout à l'heure. J'ai mes raisons pour cela. Charlot et Bertine s'aiment tendrement. Ils ne peuvent plus vivre séparés et si Charlot, lui, est dans l'impossibilité de rien tenter pour retrouver son amie, il n'en est pas de même pour Bertine...

— Oui, oui, disait Liette, je comprends, je comprends...

— Bertine sait qu'à la Pierre-de-Marbre on lui apprendra ce qu'est devenu Charlot. Quand elle le voudra, tous les renseignements lui seront donnés.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Ayons donc patience. Peut-être attendrons-nous quelques jours. Bertine, effrayée, n'osera sans doute se rapprocher de nous. Mais elle finira bien par faire quelques tentatives et nous en profiterons.

— Oh ! mon Dieu ! que vous êtes bonne, Marie, et que vous méritez d'être heureuse !

— Heureuse ! murmura la fermière, les yeux clos, des sanglots venant à ses lèvres.

Mais elle se raidit contre la douleur.

— Comptez donc sur moi, je vous avertirai.

Mais Liette eut un ineffable sourire d'orgueil maternel :

— Oh ! je pars avec vous, Marie ; je veux me rapprocher de ma fille. Peut-être mon instinct de mère me guidera-t-il. Peut-être la retrouverai-je !...

— Venez donc, Juliette. Notre maison vous est ouverte.

— Et puis, il faut que je parle de ma fille à cet enfant, à ce Charlot qui est son ami, son compagnon d'aventures... J'irai le voir dans sa prison. On ne me refusera pas la permission de lui parler.